

## LA CHASSE AUX MILLIONS

## PREMIÈRE PARTIE

## XII

(Suite.)

une langueur si touchante : c'est dans ces tons passionnés que l'on reconnaît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie, et qu'elle seule peut lui inspirer, tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut-être, mais moins expressives, on reconnaît le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer devant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur. Ces différentes phrases sont entremêlées de silence, de ces silences qui, dans tout genre de mélodies, concourent si puissamment aux grands effets, etc."

Le S. Mercier a aussi parlé du chant du rossignol, mais il l'a fait d'une manière absurde, pour se faire l'apologiste de la fauvette.

"Le rossignol, dit-il, est un animal détestable, un musicien féroce, un mauvais faiseur de fausses notes, qui, n'allant que par écarts, ne parcourt la gamme que pour y faire des sauts périlleux. Ne semble-t-il pas entendre un facteur de serinettes qui essaie ses tuyaux à tort et à travers, soufflant au hasard et rompant la mesure à tout propos? Écoutez-le, il joue des gobelets avec sa voix; c'est le versificateur des oiseaux."

"Pour la fauvette, c'est autre chose. Pourquoi ne l'estime-t-on pas, cette pauvre petite fauvette? Pourquoi n'en parle-t-on pas dans le monde? Parce qu'elle est modeste, elle chante pourtant à ravir; jamais elle n'est à côté du ton; elle chante de l'âme; c'est pathétique, du doux, de l'accentué; elle ne prend rien dans sa tête, toute sa mélodie est dans son cœur; c'est la mère qui berce son enfant; c'est l'amante répétant la chanson du bien-aimé."

Le savant M. Dupont de Némours, qui s'est occupé du langage des animaux, prétend que le rossignol a trois chansons, celle de l'amour suppliant, celle de l'amour heureux, et celle qu'il emploie pour distraire sa compagne pendant l'incubation.

Nous puisons dans les souvenirs de Mme la Marquise de Créquy, une anecdote qui trouve naturellement ici sa place :

"Il arriva qu'un jour (dit Mme la Marquise), chacun se demanda pourquoi tout Paris avait reçu des invitations pour une grande soirée chez la marquise de Villiers? C'était pour entendre de la musique, et tout le monde y fut avec la persuasion que ce serait une étrange affaire. On apprit en arrivant qu'il était question d'un concert vocal, et que toute la famille devait y faire leur partie. Jugez l'agréable surprise! On se forme en cercle, et c'était un maniaque appelé M. Dupont qui devait diriger toutes ces belles voix.—"Monseigneur, mesdames et messieurs (commença par dire M. Dupont, en faisant une "inclination profonde au prince de Conti), vous "allez entendre une cantate imitée du chant naturel au *Rossignol*: J'ose me flatter d'avoir eu "le bonheur de l'écrire et de l'accentuer sous la "dictée de la nature." Et puis voilà tous ces aimables enfants de la maison qui se mettent à chanter en fausset :

Ti-tou, ti-tou, ti-tou,  
Spé-tiou-zéou-é,  
Cou-ou-ou-pipi;  
Ti-tou, ti-tou, ti-tou, ti-tou-tive!  
Cou-cio, cou-cio, cou-cio!  
Zéou-té, Zéou-té, Zéou-té;  
T'si, t'si, t'si.  
Cou-ou-tion! Zéou-té-pipi, cou!

"C'est ainsi qu'on nous donna, bien imprimé, sur du papier couleur de rose, la cantate ornithologique et philomélologique de M. Dupont de Némours; figurez-vous, si vous pouvez, les fous-rires, en entendant chanter sept à huit romances telles que celle-ci par une pareille couvée de rossignols?"

Le premier auteur qui ait essayé de rendre le chant du rossignol, d'en exprimer les sons sur le papier, est *Maréo Bellini*, savant jésuite italien, mort en 1657. On cite encore *Etienne Pasquier*, mort en 1815, et le docteur *J. M. Bechstein*, célèbre naturaliste, mort en 1811.

Nous bornerons ici notre article sur le chant des oiseaux, disons plutôt sur le chant du rossignol. Ceux de nos lecteurs qui voudront en connaître davantage, devront consulter les ouvrages qui ont été publiés sur cette matière et dont nous venons de leur indiquer les auteurs.

Son acte parlait pour lui...

Les sachems étaient atterrés.

La reine seule semblait admirer le colosse.

—Allons, dit le comte, tout va bien.

"Il serait sot de nous garder mutuellement rancune.

"Ces gentlemen ont appris que la curiosité a des dangers et les sachems savent que leur trébuchet de pierre n'est pas de ceux qui prennent Tomaho.

"La nuit vient.

"Plait-il à la reine de regagner le camp?"

—Je le désire d'autant plus, dit la reine que l'heure approche où vous allez enfin connaître le secret de ce ravin.

"Venez, comte."

L'on redescendit vers le camp.

Mais les sachems restèrent groupés autour de l'Aigle-Bleu et les trappeurs demeurèrent en troupe.

Le comte, au mieux avec la reine, lui donnait le bras.

Les trois groupes semblaient s'être donné le mot pour rester à distance.

Que disait M. de Lincourt à la reine?

Des choses charmantes, sans doute, car elle écoutait silencieuse et quand une femme se tait au bras d'un cavalier pour l'écouter, c'est qu'elle trouve plaisir à ce qu'il dit.

Les Indiens se taisaient.

Tomaho, seul parmi les chasseurs, prononça quelques mots.

—Je suis bête, dit-il, mais je suis devenu déliant et puis je suis très fort: je crois que cela me suffira pour ne pas tomber dans les embuscades où les plus malins se prennent.

Cette allusion fut la vengeance de Tomaho triomphant contre les quolibets qu'on lui décochait souvent.

## XIII

La nuit est tombée subitement.

Pas de crépuscule, nous touchons aux régions équatoriales.

Nuit splendide des tropiques.

Ces étoiles, ces soleils lointains brillent dans l'espace.

L'air pur reste bleu, malgré l'ombre.

De vagues parfums emplissent cette tiède et douce atmosphère: ce sont les fleurs de la savane qui rendent hommage à la nature et l'encensent de leurs mille senteurs.

Au silence d'un court crépuscule, succède un étrange et sauvage concert.

Les carnassiers quittent leur repaire.

La faim les chasse vers la savane.

Les aboiements grêles du coyote, ce chacal d'Amérique, se font entendre dans toutes les directions.

La chouette lance sa note lugubre; la hulotte lui répond par un long cri plaintif et le grand-duc pousse ses houloulements.

D'énormes chauves-souris voltigent de toutes parts et lancent leurs sifflements aigus et stridents.

Le comte de Lincourt et la reine blanche reviennent de délivrer les trappeurs tombés dans le piège de l'Aigle-Bleu.

Ils marchent lentement, se donnant le bras,

et paraissent être engagés dans une conversation attachante.

Derrière ce couple charmant viennent, pêle-mêle, les chefs indiens et les habitants notables d'Augustin.

Malgré l'incident que nous avons raconté, la masse des Visagas-Pâles et des Peaux-Rouges paraissent être dans les meilleurs termes.

Cependant la reine et son cortège marchent toujours dans la direction du fameux défilé, dont l'entrée était masquée par une immense tenture de peaux.

Tout à coup un Apache accourt au devant de la reine.

Il mène par la bride une magnifique jument blanche à la crinière abondante et dont la queue, formant panache, traîne jusqu'à terre.

La reine alors remercie le comte et quitte son bras.

Elle monte en selle légèrement.

La jument, en sentant le poids de la cavalière, redresse la tête, pousse un hennissement et frappe le sol avec impatience.

La noble bête semble fière de porter la Vierge apache.

Au moment même où la reine sautait à cheval, les sachems de sa suite se groupaient autour d'elle; des guerriers leur amenaient des chevaux de main sur lesquels ils s'élançaient; ils formèrent bientôt un peloton d'escorte, s'arrondissant en demi-cercle autour de la reine.

M. de Lincourt et ses compagnons écoutaient et observaient.

La reine, suivie des sachems, s'était avancée dans la direction du défilé formé par l'immense tenture en peaux.

Là, campée sur un tertre assez élevé, elle jette des regards investigateurs dans toutes les directions.

Aprécevant le comte et ses trappeurs à cheval à vingt pas, elle les salue d'un sourire et d'un geste gracieux.

Bientôt la scène devient imposante.

Des guerriers indiens, à pied, armés en guerre, et au nombre de plus de deux mille, se sont massés en silence de chaque côté de l'entrée du défilé.

Ils forment deux colonnes épaisses, ayant leur tête au vaste rideau de peaux masquant l'entrée de la gorge; leurs lignes s'étendent au loin dans l'intérieur du cirque, et dessinent en s'élargissant, deux haies pour envelopper la multitude.

Une foule compacte roule et se précipite à flots pressés entre les deux lignes de fantassins Peaux-Rouges.

Ce sont les cinq à six milles habitants d'Augustin.

Que signifie tout cet appareil guerrier?

Que veut dire ce déploiement de force?

Bientôt l'attention générale se concentre sur un point, ou plutôt sur trente points brillants que l'on voit tout à coup luire sur la crête des parois du défilé.

Les Indiens allument des feux sur les sommets des pentes à pic de la gorge.

Bientôt ces feux grandissent, s'étalent et se rejoignent.

Les hautes herbes flambent.

Des langues de feu clair et pétillant lèchent les noirs parois des rochers.

Les arbustes s'enflamment.

mes grands arbres même brûlent, et leurs cimes touffues, que la flamme dévore, forment autant de petits incendies au-dessus du vaste foyer qu'elles dominent.

Grandmoreau ricane en voyant se développer l'incendie.

—Illumination indienne, murmure-t-il.

"Ces faces de cuivre se mettent en frais.

"Ce n'est pas pour rien; nous allons en voir de fortes."